

La forêt, les ancêtres et le marché: perceptions locales de la forêt et de ses changements au Nord-Bénin

Langewiesche, Katrin

Veröffentlichungsversion / Published Version

Zeitschriftenartikel / journal article

Zur Verfügung gestellt in Kooperation mit / provided in cooperation with:

GIGA German Institute of Global and Area Studies

Empfohlene Zitierung / Suggested Citation:

Langewiesche, K. (2006). La forêt, les ancêtres et le marché: perceptions locales de la forêt et de ses changements au Nord-Bénin. *Afrika Spectrum*, 41(2), 221-248. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-104648>

Nutzungsbedingungen:

Dieser Text wird unter einer CC BY-NC-ND Lizenz (Namensnennung-Nicht-kommerziell-Keine Bearbeitung) zur Verfügung gestellt. Nähere Auskünfte zu den CC-Lizenzen finden Sie hier:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.de>

Terms of use:

This document is made available under a CC BY-NC-ND Licence (Attribution-Non Commercial-NoDerivatives). For more information see:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0>

Katrin Langewiesche

La forêt, les ancêtres et le marché Perceptions locales de la forêt et de ses changements au Nord-Bénin

Résumé

L'article décrit comment la population rurale baatombu de la région de Pehunco au nord du Bénin perçoit les changements de son environnement végétal et caractérise les relations homme/environnement, en mettant en particulier en lumière les perceptions liées à la forêt. En prêtant à la fois attention aux notions religieuses liées à la forêt, à des pratiques quotidiennes et à l'histoire locale (à travers les regards croisés de la population locale et des archives coloniales), l'article fait émerger un dessin complexe des perceptions de la forêt et analyse comment des conceptions contemporaines se sont formées historiquement. L'analyse montre bien que les Baatombu, comme beaucoup d'autres populations de l'Afrique de l'Ouest, entretiennent une relation avec la forêt qui s'insère tantôt dans la tradition des ancêtres tantôt dans celle du marché local et mondial. L'analyse des discours locaux met en avant la question du pouvoir dans la gestion des ressources naturelles. Les changements de la végétation nécessitent des négociations entre les différentes parties de la population, en particulier entre les aînés et les cadets et entre les autochtones et les immigrés, ainsi que entre la société locale et le gouvernement national.

Mots clés

Bénin, Baatombu, gestion des ressources naturelles, forêt, changements de la végétation

Les discussions sur le développement durable en Afrique et la prise de conscience que celui-ci ne se fera que si la protection de l'environnement s'articule aux besoins des populations concernées incitent à porter une attention particulière aux représentations que celles-ci développent de leurs relations à l'environnement et à leurs évolutions. Cet article essaie de montrer comment la population rurale baatombu de la région de Pehunco au nord du Bénin perçoit les changements de son environnement végétal et de caractériser les relations homme/environnement, en mettant en particulier en lumière les perceptions liées à la forêt. Il ne s'agit toutefois pas d'offrir une vision

culturelle spécifique de la forêt, mais plutôt de présenter les intérêts et les discours associés à l'enjeu forestier. La forêt, comme toute composante de l'environnement, est l'objet d'expériences et de savoirs multiples. Les intérêts et les pratiques locales d'exploitation de la forêt se situent entre le respect des ancêtres et l'utilisation économique des ressources forestières. L'environnement et ses processus écologiques sont, pour les Baatombu comme pour la plupart des sociétés rurales africaines, étroitement liés aux processus sociaux. Les relations entre les hommes et leur environnement impliquent des liens entre humains, ancêtres et génies. En même temps les agriculteurs baatombu dépendent des ressources naturelles pour leur subsistance quotidienne (bois de construction, bois de cuisson, plantes médicinales, plantes pour la sauce, fruits, etc.). Comment les représentations locales s'articulent-elles aux processus de modernisation et aux impératifs de la marchandisation? Cette question renvoie à l'idée que les rapports qu'entretiennent les humains avec leur environnement ne deviennent intelligibles que si l'on analyse à la fois leurs usages et leurs représentations des ressources naturelles.

L'article s'appuie essentiellement sur les discours locaux concernant la forêt et les changements de la végétation. L'interprétation de ces discours passe par une mise en perspective historique et une analyse des pratiques quotidiennes et de certaines notions culturelles. L'interprétation de la tradition orale sera complétée par une analyse des écrits coloniaux.

Les villages baatombu¹ s'insèrent dans un paysage soudanien caractéristique, composé de forêts claires, de savanes, de forêts galeries et de jachères d'âges différents. Les jachères ont parfois la forme de parcs agro-forestiers.² La région est située au sud de la zone de végétation soudanienne, avec environ 1 000-1 400 mm de précipitations par an. Elle se caractérise par la présence des ligneux des genres *Combretum*, *Detarium*, *Isobertinia*, *Terminalia* et des herbacées des genres *Andropogon*, *Hyparrhenia* et *Schizachyrium* pouvant atteindre plus d'un mètre d hauteur (Siegelstetter 2003).

La plus grande ville de la région d'enquête est Pehunco avec environ 5 000 habitants, principalement des Baatombu et des Fulbe.³ Pehunco se situe dans la région du Borgou dans le département de l'Atakora à 90 km à l'est de Natitingou, le chef-lieu du département.

Le Borgou précolonial était composé d'une pluralité d'Etats plus ou moins indépendants ou reliés entre eux selon les moments. Ce réseau de for-

1 Dans la littérature on trouve plus souvent le terme de *Bariba*, employé par les Européens et certaines populations voisines, que celui de *Baatombu*, utilisé par les concernés eux-mêmes. Cet autonyme est composé du nom *Baru* et du mot *ton* ou *tonu* qui signifie 'personne' (Kuba 1996: 70).

2 Pullan 1974, Pélissier 1980, Krings 1991.

3 Atlas monographique des communes du Bénin, 2001, Centre d'Information et de Documentation sur les Collectivités Locales, Cotonou.

mations politiques s'ancrait dans une société hiérarchisée à la tête de laquelle se trouvait l'aristocratie *wasangari*. Les *wasangari* vivaient pour une partie du tribut prélevé sur des groupes sociaux clients – dont les Baatombu – en échange d'une protection. L'autre source de revenu était constituée par le produit des razzias contre les groupes situés hors du cercle tributaire (Bierschenk & Le Meur, 1997). Malgré sa diversité ethnique et linguistique, le Borgou est décrit dans la littérature comme une unité politico culturelle qui réunissait différentes populations (paysans baatombu, marchands dendi, bergers peul, esclaves gando) sous l'égide politique des *wasangari*.⁴ La population de la région de Pehunco était jusqu'à l'arrivée des Français sous le pouvoir de la chefferie de Kouandé (Kuba 1996: 81, Lombard 1965: 260). L'établissement de la domination coloniale française a mis fin au pouvoir des *wasangari*. Au début du XX^e siècle, la région était intégrée au dispositif administratif coloniale française, d'abord dans le Cercle de Djougou puis dans le Cercle d'Atakora (Alber 2000: 147).

Aujourd'hui, les villages baatombu sont marqués par une économie paysanne basée sur une production vivrière (igname, mil, maïs) et la culture du coton uniquement destinée à la vente. Depuis les années 1960, les migrations saisonnières vers les grandes villes du sud du Bénin, vers Parakou ou d'autres centres urbains, sont devenues une source de revenu importante pour les ménages. Les villages d'enquêtes sont des agglomérations de petites tailles, comptant de 500 à 2 000 personnes. Pendant la saison de pluie (début mai à octobre), de nombreux ménages et jeunes hommes s'installent loin des villages dans des hameaux de culture. L'augmentation de la population et les changements progressifs des droits de propriété font que l'accès à la terre, auparavant relativement libre, est de plus en plus régi par les règles de l'héritage. Mais encore aujourd'hui chaque membre d'une famille installée depuis longtemps dans la région peut obtenir suffisamment de terre pour cultiver, à condition de le demander aux autorités traditionnelles. En revanche, il devient plus difficile pour des nouveaux venus d'obtenir un terrain pour la culture. Les conflits fonciers opposent principalement les Baatombu aux Fulbe et les Baatombu aux migrants nouvellement arrivés.

Méthodes

L'étude est basée sur des entretiens et des questionnaires auprès de 40 Baatombu autochtones de sept villages des environs de Pehunco. Les discussions ont été enregistrées sur cassette, puis transcrites et traduites avec l'aide

4 Pour plus de détails concernant le système politique, voir en particulier Alber 2000, Kuba 1996.

d'interprètes locaux.⁵ Les données ont été collectées au cours d'un séjour de recherche au Bénin et au Burkina Faso de janvier à décembre 2002.⁶ Un interview de groupe avec le chef du village et plusieurs personnes choisies par lui a eu lieu dans chaque village. En général, ce groupe était composé de trois à quatre anciens, les conseillers du chef, le délégué et de deux à cinq hommes plus jeunes, parfois de deux à trois femmes âgées. Les plus actifs de ce groupe ont été priés de nous accorder des entretiens individuels. Ces personnes se sont progressivement mises à nous proposer des noms d'interlocuteurs que nous devrions voir sur des thèmes plus spécifiques. Pour contrôler des renseignements obtenus par entretien, une enquête par questionnaire a été réalisée dans cinq villages, avec respectivement le chef, deux hommes et deux femmes. Différents thèmes – tous en rapport avec les changements de la végétation – ont été abordés avec les hommes et les femmes. Ces entretiens ont été complétés par une analyse de quatre marchés villageois (de août 2002 jusqu'en février 2003), centrée sur la commercialisation des plantes sauvages. Les produits fabriqués à partir de plantes non cultivées ou les plantes elles-mêmes, si elles étaient vendues à l'état brut, ont été systématiquement recensés. Nous avons noté les usages, la disponibilité et la provenance des plantes, ainsi que les fluctuations saisonnières des prix. Une attention particulière était portée aux plantes de la 'petite cueillette'. Sans négliger les plantes fréquemment consommées et commercialisées comme *Vitellaria paradoxa*, *Adansonia digitata* ou *Parkia biglobosa*, il nous a semblé important de recenser l'ensemble des plantes sauvages rencontrées sur les marchés locaux. Des analyses concernant les plantes sauvages fortement commercialisées sont disponibles dans la littérature (Becker 2001, Boffa et al. 1996, Lamien et al. 1996, Hasberg et Coulibaly 1989).

Toutes les espèces mentionnées lors des interviews ont été collectées, déterminées et conservées sous forme d'herbier dans les Universités de Frankfurt⁷ et de Mayence⁸. Les informations obtenues lors des visites de terrain nécessaires à la collecte des plantes et à l'observation directe des forêts ou des champs ont été particulièrement riches. Plusieurs séjours de recherche au cours de l'année 2002 ont permis de visiter les villages et d'observer la végétation pendant la saison sèche et la saison de pluie. En effet, les interlocuteurs donnent des réponses différentes selon les saisons lors que l'on leur demande

5 Je remercie en particulier Mohamed Sinagonrigui qui m'a accompagnée lors des interviews, a effectué des enquêtes par questionnaires et collecté des plantes.

6 Elles font partie du projet de recherche BIOTA, financé par le Ministère de la recherche et de l'éducation allemande. Le sous-projet BIOTA W11 s'intéresse aux changements de la végétation à Fada N'Gourma et Gorom-Gorom (Burkina Faso) ainsi qu'à Pehunco (Bénin).

7 Forschungsinstitut Senckenberg Frankfurt.

8 Institut für Ethnologie und Afrikastudien, Johannes Gutenberg Universität Mainz.

de se prononcer sur les espèces en diminution ou encore sur leurs plantes à sauce préférées.

J'ai finalement complété le corpus de données recueillies oralement par un travail d'archives. En dehors des rapports de voyages publiés, on trouve des écrits dans les Archives d'Outre-Mer à Aix-en-Provence (France) touchant la région de Pehunco, notamment le rapport du Capitaine Chevalier de 1902. Il décrit la présence et l'utilisation de certaines espèces (AOF: 14 Mi 684). En dehors des archives d'Outre Mer d'Aix-en-Provence, certains rapports sont conservés dans les archives de la préfecture de Kouandé (Bénin), en particulier ceux du sous-préfet à ses supérieurs datant de la fin de la période coloniale (Classeur Eaux et Forêt).

Un environnement en mutation: une vision locale

Le fait que les autochtones soient les premiers concernés lorsqu'il s'agit de la gestion de leur environnement, notamment de l'utilisation de la forêt, n'exclut évidemment pas une forte concurrence entre autochtones et migrants autour des ressources naturelles et une implication de plus en plus importante de ces derniers dans l'exploitation de la végétation, par exemple, en ce qui concerne les plantations d'arbres. Comme dans d'autres régions de l'Afrique de l'Ouest la plantation d'un arbre est réservée aux autochtones (Langewiesche 2004). La gestion des ressources naturelles incite les autochtones à faire la différence entre 'nous' et 'eux'. La manière dont un groupe décrit la gestion de ses ressources est aussi un marqueur d'identité qui, souvent, relève plus d'une stratégie de distinction que d'une différence préexistante.⁹

Ainsi, les autochtones baatombu opposent leur manière de gérer leur territoire à celle des Fulbe sédentarisés auxquels ils reprochent de mettre 'le sol à nu' lors du pâturage. L'installation des Fulbe dans le Borgou date de plusieurs siècles. Ils sont arrivés petit à petit, par migrations individuelles. Un premier mouvement plus important de Fulbe venant du Niger fait suite à la sécheresse de 1973/74. Ils ont été suivis par d'autres en 1984/85, encore une fois sous la pression d'une sécheresse. Les premiers immigrants se sont pour la plupart installés au nord du Bénin, tandis que les seconds allaient plus au sud, jusqu'au Togo. Depuis les années 1980, on rencontre également dans la région de l'Atacora des Fulbe sédentarisés venant du Nigeria, qui auparavant

9 Des disputes autour de la gestion des territoires ruraux sont parfois qualifiées de conflits ethniques dans les discours politiques. Cette qualification hâtive oublie que différents facteurs interviennent dans un conflit: le milieu naturel et les ressources autant que l'histoire et la dynamique interne à chaque société. Bierschenk analyse en détail les mécanismes d'ethnification par lesquels des groupes professionnels et statutaires au Borgou se sont transformés en 'ethnies' (1993).

traversaient cette région pendant leur transhumance (van Ufford 1999: 104). La population locale voit un rapport étroit entre l'immigration des Fulbe, l'augmentation de la population bovine et la diminution depuis le milieu des années 1980 de certains herbacées fortement utilisés (p.ex. *Andropogon gayanus*, *Hyparrhenia subplumosa*, *Schizachyrium platiphyllum*, *Schizachyrium sanguineum* ou *brevifolium*). Elle attribue également le ralentissement de la régénération de certains ligneux à l'action des bovins (p.ex. *Borassus aethiopum*). Contrairement à l'image que les Baatombu véhiculent des Fulbe et de l'action destructrice de leurs bovins, des analyses ont montré qu'ils ne sont certainement pas les seuls agents de la transformation de l'environnement. C'est également à partir des années 1980 que beaucoup de paysans baatombu ont investi l'argent du coton dans l'achat de bovins. Ton a ainsi montré que deux tiers des bovins de la province du Borgou appartiennent aux paysans (Ton 1984).

Plus largement, l'immigration fulbe n'est pas, dans la perception des Baatombu, la cause unique des changements importants de la végétation. La population les attribue essentiellement à cinq facteurs: l'augmentation de la population humaine et bovine, la culture du coton, la coupe de bois, les feux de brousse tardifs et le manque de pluie. Le deuxième facteur le plus régulièrement mentionné par les informateurs interrogés sur les changements de la végétation est la culture cotonnière.¹⁰ Dans le Borgou, la population cultivait déjà le coton avant la période coloniale. Cette variété était rougeâtre et s'appelait *Guonwereku*. Les colons français ont apporté de nouvelles semences et ont interdit la culture de l'ancienne variété, souvent brutalement, en brûlant les champs. On a augmenté les impôts, entre autres pour inciter les paysans à cultiver plus de coton. La vente du coton était le seul moyen de gagner suffisamment d'argent pour payer les impôts. Ce n'est qu'après l'indépendance que l'on assiste au véritable démarrage de la culture du coton, grâce aux crédits facilitant l'achat de boeufs, de charrues et parfois de pesticides. Après la révolution de 1972 le nouveau gouvernement suspend les projets de culture de coton et la production disparaît quasiment. Elle reprend seulement en 1981 avec le lancement par la Banque mondiale d'un projet de développement de la production de coton et de certaines cultures vivrières (maïs, mil, arachide). Alors que la production vivrière n'a que faiblement augmenté, la culture de coton a explosé (Bierschenk 1987). Dans la province du Borgou, le boom du coton a commencé au milieu des années 1980. La surface cultivée de coton a décuplé entre 1981 et 1994 (de 10 000 ha en 1981 à

10 L'augmentation de la culture du coton a aussi provoqué la diminution de la culture de l'indigo. L'indigo était souvent cultivé par des jeunes hommes qui s'intéressaient désormais au coton pour gagner plus d'argent.

100 000 ha en 1994; cf. Brüntrup 1998: 329).¹¹ Ces chiffres sont en cohérence avec les estimations de la population locale concernant l'augmentation de la culture cotonnière et la date de la diminution des forêts en raison de défrichements à grande échelle. La culture du coton nécessite l'utilisation de pesticides, provoquant en même temps la diminution de certaines espèces animales. C'est en particulier le cas des poissons, des pythons et des crocodiles, car les pesticides ont été employés pour la pêche. La population locale rend donc la culture du coton responsable de la diminution des forêts et du déclin massif de la faune sauvage.

Un troisième facteur important de changement de l'environnement, systématiquement mentionné par les Baatombu interviewés, est la coupe du bois, qu'ils qualifient d'abusive. Elle a massivement commencé avec la colonisation et la construction des routes, des ponts et des bâtiments administratifs. Le chef de Guimbérérrou, un village proche de Pehunco, se rappelle la construction d'un pont en 1946 pour lequel les villageois étaient contraints de couper leurs rôniers (*Borrassus aethiopum* / *Bāa*) et de les transporter jusqu'à Kouandé.

On avait des rôniers qu'on a coupés pour la construction des ponts. Lorsqu'on coupe un tronc, six personnes vont le porter. Actuellement, il y a quelques rares pieds qui restent. Là où il y en a eu en abondance c'est à Gambinou. Les rôniers étaient si denses qu'un éléphant ne pouvait pas passer sans en abattre un. Actuellement tous sont abattus (Sekesero à Guimbérérrou, 26.1.2002).

Dans les archives de la préfecture de Kouandé (Classeur Eaux et Forêt), on peut évaluer l'ampleur de la coupe du bois vers la fin de la période coloniale (de 1956 à 1959) grâce aux rapports du brigadier forestier Joseph Loboté qui a envoyé chaque mois un rapport à sa hiérarchie à Natitingou. Il y décrit quels arbres ont été abattus, combien de coupes ont été autorisées et combien de fraudes ont été enregistrées. La lecture de ces rapports enseigne deux choses: premièrement que ce sont toujours les mêmes espèces qui sont coupées (des rôniers, des caïlcédrats, des karités, des irokos et de temps à autre des néné-tiers),¹² deuxièmement que le nombre de permis d'abattage de ces espèces augmente d'année en année.

Après l'indépendance, certaines personnes, en général des étrangers du village en question, se sont enrichies grâce à la coupe de bois massive. A

11 Il y a plusieurs raisons pour ce développement : la politique nationale du prix, la diminution du prix des cultures alimentaires, les changements structurels du secteur du coton (Brüntrup 1998).

12 *Borrassus aethiopum* (*Bāa*), *Khaya senegalensis* (*Gbiribu*), *Vitellaria paradoxa* (*Sombu*), *Milicia excelsa* (*Dāa*) et *Parkia biglobosa* (*Dombu*).

Gonri, par exemple, les rôniers ont été décimés durant l'année 1975 par une seule personne, un bûcheron de Kouandé qui les a vendus à Djougou ou Parakou. Les habitants racontent dans tous les villages des histoires de citadins qui exploitent les ressources naturelles au détriment des villageois ou d'agents forestiers qui abusent de leur fonction pour profiter personnellement de la coupe. Selon ces témoignages, ces excès ont été particulièrement marqués de l'indépendance à la révolution. Les espèces concernées étaient essentiellement *Khaya senegalensis* (Gbiribu), *Borassus aethiopum* (Bâa), *Isobertinia doka* (Gbaba) et *Azelia africana* (Gbekururu). La concurrence autour du bois continue jusqu'à aujourd'hui, mais les villageois se défendent de plus en plus contre des forestiers corrompus ou les bûcherons étrangers. Ils coupent eux-mêmes leurs arbres afin de construire les toits des écoles ou de les utiliser individuellement pour les meubles ou la charpente. Les bois préférés pour ces fins sont le caïlcédrat (*Khaya senegalensis*) et le rônier (*Borassus aethiopum*). Ces quelques indications concernant l'évolution de la coupe du bois suffisent à montrer que durant les différentes périodes historiques ce sont les mêmes espèces, en particulier *Khaya senegalensis* et *Borassus aethiopum*, qui ont été décimées.

Les Baatombu sont des observateurs attentifs des changements de leur environnement. Ils se prononcent autant sur les modifications de la nature de leur environnement que sur les changements dans la composition des espèces.¹³ Ils sont capables de dater la diminution des espèces fortement utilisées et d'analyser les raisons. Les récits détaillés des changements de la végétation que livrent les populations concernées s'opposent aux descriptions historiques trouvées dans les archives. Les descriptions de la végétation rapportées par les écrits coloniaux diffèrent peu de celles que ferait un voyageur aujourd'hui.

Un environnement en mutation: vu par les explorateurs coloniaux

Des explorateurs français, anglais et allemands ont lancé à peu près à la même époque des voyages en direction du Borgou.¹⁴ C'est en 1894/95 que débute l'expédition allemande *Togo-Hinterland* sous la direction de Hans Gruner qui devait traverser le pays de Kandi à Kouandé. Au même moment, le Britannique Lord Lugard voyage dans le Borgou, s'arrêtant dans l'ouest de la région à

13 Concernant la diminution des espèces dans la région de Pehunco vue par la population locale voir: Langewiesche, Hahn-Hadjali, Schareika, Schmidt 2003, Dynamics of woody species composition in West African Savanna according to the perception of the local population. Poster. GTÖ fév. 2003, Rostock.

14 Avant les explorateurs coloniaux quelques voyageurs européens ont parcouru la région: en 1830 Richard et John Lander et vingt ans plus tard, 1853, Heinrich Barth. Mais ni les uns ni l'autre n'ont directement traversé la région proche de Pehunco qui m'intéresse ici.

Nikki. Puis, une expédition française sous la direction de Decoeur atteint Djougou, dernière cité du Borgou vers l'ouest.¹⁵

Les rapports publiés de Lugard (1895), Bretonnet (1889) et Vermeersch (1889) concernant ces expéditions traitent essentiellement de considérations politiques, de la compétition entre Anglais, Français et Allemands pour la conclusion de traités avec les chefs locaux. Parfois, les difficultés de la marche sont évoquées. Dans ce contexte, lorsque la brousse devient dense et la marche pénible, la végétation est mentionnée dans des propositions du type: '... les herbes si hautes qu'elles cachent un homme à cheval ...', '... des très hautes herbes et de la brousse dense ...' (Vermeersch 1889: 151). Les explorateurs et plus tard les fonctionnaires coloniaux s'intéressaient peu à la végétation, mais plutôt aux conditions politiques ou aux possibilités de rentabiliser les ressources naturelles pour leur patrie. Ainsi, ils décrivent les cultures locales – pour le Borgou le riz, l'igname, le mil, le maïs, le tabac, le coton et l'indigo. La végétation spontanée n'est mentionnée dans ces rapports que lorsqu'elle présente un intérêt économique. En général, ils remarquent les karités, la gomme et le caoutchouc.

Un exemple évocateur du parti pris des observateurs coloniaux lorsqu'il s'agit de la description de la végétation spontanée concerne le *Strophantus*. *Strophantus sarmentosus* (Denu) est utilisé pour le poison des flèches baatombu. Dans chaque rapport,¹⁶ les auteurs notent la fréquence de *Strophantus* autour des villages baatombu. On comprend leur intérêt particulier à faire attention à la présence de *Strophantus*: cette plante a à voir avec leur propre survie ... Même si l'on fait l'hypothèse d'une surévaluation de la présence de *Strophantus* de la part des auteurs coloniaux afin de souligner les dangers de leurs missions et leur propre héroïsme de faire face à un peuple de guerriers sauvages, le nombre de remarques concernant cette plante indique une fréquence de cette espèce plus élevée à l'époque qu'aujourd'hui.¹⁷ Après 'la paix coloniale' qui s'installe dans le Borgou au début du XIX^e siècle, les Baatombu n'avaient plus l'usage des flèches empoisonnées et donc plus besoin de protéger les buissons de *Strophantus* autour du village. Cet exemple illustre bien que les hommes ne s'adaptent pas seulement à leur environnement, mais le façonnent et le gèrent tout au long de leur existence selon des besoins qui eux-mêmes 'bougent' avec le contexte socio-historique. La composition de la forêt

15 Pour plus de détails sur les sources historiques écrites concernant le Borgou voir Kuba 1996.

16 Bretonnet 1898, Lugard 1895, Vermeersch 1898, Capitaine Chevalier 1902 (Archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence, AOF: 14 Mi 684).

17 Cette conclusion est confirmée par des enquêtes ethnologiques auprès de vieux Baatombu.

et la biodiversité actuelle reflètent des pratiques historiques de préservation et de sélection d'espèces préférées.

Une autre pratique abandonnée avec l'installation européenne en pays baatombu est la protection et parfois la plantation d'épineux autour des villages. Les villages précoloniaux étaient souvent entourés de haies vives de *Sclerocarya birrea* pour les fortifier,¹⁸ pratique qui a complètement cessé après la 'pacification coloniale'. Hans Gruner les remarque lorsqu'il traverse le Borgou pour aller à Kouandé en 1895 (Gruner 1997: 322, 324, 331, 351). Une anecdote croustillante à ce propos est celle du commandant Ferlus au moment où la lutte baatombu contre les colonisateurs éclate en 1916. Il s'enfuit de nuit du village de Bio Guera, héros de la résistance baatombu; traversant une haie vive, il se déchire son pantalon et se retrouve presque nu (cité selon Alber 2000: 188).

Malgré ces quelques détails, il importe de retenir que les descriptions de la végétation dans les rapports coloniaux dont nous disposons aujourd'hui sont peu nombreuses et peu précises en ce qui concerne la végétation spontanée. La seule exception constitue les mémoires du directeur de l'expédition allemande, Hans Gruner, à qui nous devons des descriptions relativement élaborées de l'environnement qu'il traverse.¹⁹ En avril 1895, Gruner évoque la campagne autour de Kouandé dans des termes qu'un voyageur contemporain pourrait tout autant employer:

Les alentours de la ville de Kouandé sont pauvres en arbre 'comme c'est normal dans les environs d'une grande ville, sans arbres avec une bonne visibilité' [...] 'De la frontière du Kandi jusqu'à Labuti où nous avons atteint les pieds des montagnes togolaises [Atacora] le paysage avait à peu près le même caractère qu'avant Kandi, c'est-à-dire une savane arborée sèche qui de temps en temps est interrompue par une pauvre savane de brousse. Les collines que l'on voit de temps à autre sont aussi peu arborées que la steppe. Ce sont seulement les flancs des montagnes togolaises qui portaient une vraie forêt tropicale ... Les abords des cours d'eau moyens étaient constitués de faibles bandes arborées dans lesquelles l'on trouvait partout du bambou et des palmiers à vin, sur la plaine entre l'Alibori et le Mekrou de manière clairsemée, mais après la traversée du Mekrou ils étaient très fréquents. Le palmier et kapokier qui apparaissaient seulement après Bukuru avaient la même répartition. Le baobab qui a été fréquemment observé de l'autre côté du Niger a été très rare pendant notre voyage. En revanche, on voyait des karitiers partout. A part un endroit arboré au Dongori, les forêts galeries de

18 On observe le même phénomène en pays gourmantché (Madiéga 1982: 222).

19 Il a publié ses mémoires 40 ans après son retour du Togo et ce n'est qu'en 1997 qu'ils ont été publiés par Sebald

l'Alibori et du Mekrou et les forêts de montagne on ne voyait la première forêt que vers Fo peu avant Kouandé ...' (Sebald 1997: 343; 347/48).²⁰

De telles descriptions sont surprenantes si l'on a en tête le discours alarmiste de déforestation de cette région de l'Afrique de l'Ouest car elles sont évidemment en opposition avec les hypothèses de déforestation massive des savanes soudanaises. Plus de 100 ans après l'expédition de Gruner, un voyageur contemporain pourrait aujourd'hui livrer des impressions similaires. Si nous comparons la description que fait Gruner des forêts autour de Kouandé à la fin du XIX^e siècle à la situation actuelle, force est de constater que l'étendue des forêts n'a guère diminué.

Lorsque les rapports de Bretonnet, Lugard, Vermeersch, Chevalier et Gruner font référence à la végétation, ces descriptions ressemblent à ce que nous apercevons encore aujourd'hui. En revanche, elles se distinguent considérablement de ce que nous voyons actuellement quant à la description de la faune. La région du Borgou est décrite comme très riche en animaux sauvages, notamment en panthères, antilopes et éléphants.

Néanmoins, il faut retenir que les sources sont d'un côté souvent contradictoires et difficiles à interpréter car les descriptions de l'environnement végétal ont une importance secondaire pour les auteurs de l'époque.²¹ De l'autre côté, les sources décrivant la région autour de Pehunco sont rares. Les documents publiés par les premiers explorateurs européens – le plus connu étant Barth – ne traitent pas de la région en question. Celui-ci passe en 1853 au nord du Borgou sans y pénétrer. Vingt ans avant Barth, les Frères Lander avaient visité le Borgou, mais à environ 200 km au sud-est de Pehunco.²² Les documents des administrateurs coloniaux qui suivaient ces voyageurs en décrivant explicitement la région autour de Pehunco ne sont pas non plus nombreux. Il s'agit principalement des rapports de Bretonnet, Lugard, Vermeersch, Chevalier et Gruner analysés ici. Les faiblesses majeures des rapports coloniaux consultés sont liées, d'une part, au manque d'intérêt pour la végétation spontanée, d'autre part, à l'absence de formation des fonctionnaires qui leur aurait permis de décrire la végétation de telle manière que nous puissions aujourd'hui en tirer des interprétations valables. Les missions bota-

20 Traduction de l'auteur.

21 A propos de la difficulté d'interprétation des sources historiques et des dangers de la surinterprétation voir le débat entre Gayibor et Blanc-Pamard, Chantal et Peltre (1987) concernant les origines de la savane béninoise.

22 Barth, Heinrich 1857-58, *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Centralafrika in den Jahren 1849-55*, vol I-V, Gotha; Lander, Richard et John 1832, *Journal of an expedition to explore the course and the determination of the Niger*, vol I-III, London. Pour un état des lieux exhaustif des sources concernant le Borgou précolonial voir Kuba 1996.

niques coloniales menées par des botanistes professionnels ne sont pas passées par la région qui nous intéresse ici.²³

Par ailleurs, les visions de la nature, et de la forêt en particulier, des explorateurs européens étaient marquées par les images romantiques d'une forêt vierge véhiculées dans la société européenne du XVIII^e au XIX^e siècle. Cette perception esthétisante de la nature, chargée d'émotions, partagée par une large partie de la population urbaine européenne, a ouvert la voie à l'idée de la protection de la nature comme patrimoine de l'humanité (Selter 2000). Les changements de l'environnement – un trait essentiel de la modernité – font naître chez les hommes une nostalgie romantique d'une nature intacte (Küster 1998). Ces conceptions issues de l'imaginaire européen influencèrent évidemment les écrits des explorateurs coloniaux et renforcèrent leur souci de préserver les forêts africaines. Tenir compte du décalage entre les conceptions de la forêt en Europe et en Afrique, entre la vision des explorateurs issus le plus souvent d'un milieu intellectuel urbain²⁴ et celle des habitants locaux des milieux ruraux est essentiel si l'on veut interpréter les descriptions historiques.²⁵

Un nombre croissant d'études scientifiques met en question l'hypothèse d'une *deforestation orthodoxy* (Fairhead et Leach 1998) dans certaines régions classées comme dégradées. Fairhead et Leach (1996), Leach et Mearns (1996), Kepe et al. (1999), Howorth et O'Keefe (1999), Ribot (1999), Wardell et al. (2003), McCann (1997) analysent des cas en Guinée, en Afrique du Sud, au Sahel et en Ethiopie qui permettent de montrer que le constat d'une dégradation ne constitue pas une donnée objective mais plutôt un diagnostic alarmiste dans un cadre de gestion de crise. L'idée d'une déforestation galopante justifie souvent l'intervention de l'Etat dans la gestion de l'environnement. La notion de risque permet dans ce cas un affichage commode de l'urgence sociale des problèmes. La dramatisation des problèmes écologiques apparaît – que ça soit en Europe (Fabiani 1986) ou en Afrique (Swift 1996) – comme la condition de la reconnaissance de l'urgence sociale d'une gestion rationnelle des ressources naturelles.

L'analyse des sources coloniales effectuée au cours de cette recherche impose la prudence face à l'hypothèse de déforestation massive. En tout état de cause, sur la base des rapports coloniaux existants concernant le Borgou, on ne peut conclure ni à une déforestation massive au cours des 100 dernières

23 Par exemple Aubreville 1938, Chevalier 1912.

24 Concernant la diversité des perceptions de la nature et de ses changements auprès des différentes classes de la population en Allemagne du XIX^e siècle voir entre autres Selter 2000.

25 Luig et von Oppen comparent l'évolution du concept de paysage dans l'histoire européenne et africaine (1997).

années, ni à la stabilité de l'environnement.²⁶ Autrement dit, ces sources sont muettes concernant d'éventuels changements antérieurs ou un processus plus subtil de transformation qui modifie la composition de la végétation ou la qualité des ressources naturelles sans changer son apparence première. Ce manque peut être comblé par des enquêtes auprès des populations locales qui observent les changements de leur environnement avec finesse.

La forêt, les ancêtres et les génies

Le double regard sur les changements de l'environnement – d'une part tels que les Baatombu les racontent et d'autre part tels qu'ils émergent de l'analyse des sources coloniales – permet de situer les pratiques quotidiennes actuelles d'exploitation des ressources naturelles et les conceptions des Baatombu vis-à-vis de la forêt.

Pour les Baatombu comme pour beaucoup de sociétés africaines, la terre et la végétation restent durablement en lien avec les ancêtres qui les ont travaillées auparavant. Maintenir des bons rapports avec les ancêtres est considéré comme essentiel pour le bon développement des cultures et du village. De même, les génies jouent un rôle important dans les relations des humains avec leur environnement. Pour de nombreuses populations en Afrique de l'Ouest, dont les Baatombu, le monde extérieur au village, en particulier la forêt et certains arbres, est habité par des génies. Ils forment un monde parallèle à celui des humains, avec des hommes et des femmes, des adultes et des enfants, des bons et des mauvais individus. Ils sont en général invisibles pour les humains et demandent que ceux-ci respectent leur mode de vie et les espaces qu'ils habitent – certains arbres, rochers, montagnes ou mares. Si les hommes les traitent bien, les génies peuvent les aider dans des moments difficiles de la vie. Par exemple, lorsqu'il ne pleut pas assez, lorsqu'une épidémie menace le village, lorsqu'une femme ne peut pas d'avoir enfant, etc. Certaines espèces d'arbres sont réputées être la demeure préférée des génies. Dans tous les villages les interlocuteurs indiquent unanimement que *Sterculia setigera* (*Korunkoru*) héberge fréquemment des génies. D'autres espèces mentionnées dans la moitié des villages comme arbres à génies sont *Azelia africana* (*Gbekururu*), *Bombax costatum* (*Munoru*), *Diospyros mespiliformis* (*Wüibu*), *Khaya senegalensis* (*Gbiribu*), *Milicia excelsa* (*Dãa*).²⁷ Ces espèces sont protégées lors des feux

²⁶ Nyerges (1996) arrivent à des conclusions similaires pour la Sierra Leone.

²⁷ En tout 12 espèces différentes sont citées par les informateurs comme arbres qui hébergent des génies. Ils mentionnent en premier lieu *Sterculia setigera*, ensuite avec une fréquence décroissante *Azelia africana*, *Milicia excelsa*, *Bombax costatum*, *Diospyros mespiliformis*, *Khaya senegalensis*, *Adansonia digitata*, *Annona senegalensis*, *Anogeissus leiocarpus*, *Daniellia oliveri*, *Piliostigma thonningi* et *Vitex doniana*.

de brousse ou lors du défrichage d'un nouveau terrain parce qu'elles abritent des génies et sont en même temps des arbres à fourrage importants (p.ex. *Afzelia africana*) ou des fruitiers appréciés (p.ex. *Bombax costatum*).

Selon la tradition baatambu on ne brûlait pas gbekururu [*Afzelia africana*] porteur de bons génies qui rendent la terre autour de cet arbre très fertile. C'est pourquoi sur des anciennes jachères tu trouves parfois des vieux gbekururu. Cet arbre pousse sur un sol fertile qui est très bon pour l'installation des champs. On n'aime pas le brûler aussi parce que ses feuilles servent de fourrage (Sinadoogui à Doh, 26.03.2002).

En dehors des espèces souvent habitées par les génies, il y a aussi des arbres particulièrement grands ou situés à un endroit inhabituel qui sont reconnus par la population locale comme 'arbre-fétiche'.²⁸ Le goût du singulier est un aspect important du religieux, et il est exprimé tant par les hommes qui les choisissent ou les confirment rituellement que par les êtres surnaturels qui les investissent. Ces arbres sont régulièrement entretenus pour les protéger des feux de brousse et les villageois s'adressent à eux individuellement ou collectivement lors des cérémonies annuelles afin de demander des faveurs. Ils portent en général des noms à l'instar des humains. A Guimbérérou, par exemple, l'arbre fétiche, un gros baobab, s'appelle *Woruwasa*. *Wasa* est le nom de la sous-préfecture et *woru* l'appellation du premier fils d'une femme. Chaque fétiche (*būu*) est sous la responsabilité d'une famille qui l'entretient, qui connaît son histoire et qui prend en charge les rituels qui se déroulent autour de lui et les demandes qui lui sont adressées par la population. Dans certains villages, une personne s'occupe de l'ensemble des fétiches villageois, qu'il s'agisse d'un arbre, d'une rivière ou de pierres particulières. Cette charge se transmet au sein d'un lignage. A une femme peut succéder un homme du même lignage qui héritera de la charge à la génération suivante. Le sexe n'a pas d'importance à ce niveau.

Lorsqu'une personne a besoin de l'écorce ou des feuilles ou d'une autre partie d'un arbre-fétiche ou des espèces fréquemment habitées par les génies pour l'élaboration d'un remède, certaines précautions sont à prendre avant d'enlever la partie souhaitée. Il s'agit de ne pas vexer les génies propriétaires du lieu et de ne pas blesser l'arbre. Les interlocuteurs s'accordent sur le fait que les incantations à prononcer avant d'enlever des parties d'un arbre sont très importantes pour l'efficacité du médicament. Elles se prononcent en fonction du mal que l'on veut soigner et de l'âge de la personne demandeuse.

28 'Arbre fétiche' ou 'fétiche' sont des termes fréquemment utilisés en français local. La teneur péjorative de ces termes fait problème dans la mesure où les notions africaines correspondant véhiculent des connotations bien plus diverses et ambiguës. Ils sont donc utilisés ici non pas comme concepts analytiques mais comme termes locaux. Concernant l'évolution de la notion de 'fétiche' en anthropologie voir Tobia-Chadeisson (2000).

Chaque arbre porte trois noms, et selon l'usage et l'âge, il faut s'adresser à l'arbre avec le nom approprié. Le deuxième et le troisième nom sont des noms honorifiques.

Par exemple le sinabidekuru [Combretum collinum]. Les enfants connaissent le même arbre sous le nom de tentenbireku. Lorsque les enfants deviennent adolescents, ils fabriquent l'arc avec le bois de tentenbireku. C'est pourquoi on lui donne ce nom. [tenu = arc] A l'âge adulte, l'on ne l'utilise plus pour la fabrication de l'arc. Pour les adultes tentenbireku va alors s'appeler sinabidekuru ou bwagoosa. Si tu veux une recette [médicament] de cet arbre, le nom que tu dois utiliser est bwagoosa (Gunusakaré et Tamo Mahamadou à Gonri, 20.7.2002).

Tout le monde ne connaît pas les trois noms d'un arbre, car on les apprend en fonction des situations et des besoins. *'Lorsque tu n'as pas souffert de grands maux, tu ne connaîtras pas les arbres'* dit un dicton baatombu. En ce sens, tout aspect particulier de l'environnement, ici l'appellation des arbres, constitue l'objet de multiples savoirs qui varient selon le contexte, l'âge et la perception de celui qui l'utilise. Par conséquent, il est souvent difficile d'établir des équivalences entre les classifications locales et les noms latins de la taxonomie scientifique. La diffusion des savoirs locaux ayant trait à l'appellation des arbres indique également que les rapports entre l'homme et la nature sont chargés de sens dans la négociation quotidienne de l'autorité entre les générations et entre les sexes. Les hommes et les femmes, les aînés et les cadets négocient leur place dans la société par rapport à leurs connaissances des plantes. Ceci explique pourquoi les hommes de 40 ou 50 ans, pères de famille respectés par ailleurs, se tassaient régulièrement lors des entretiens groupés concernant l'utilisation des plantes. Dans cette situation, la parole et donc l'expression publique des connaissances reviennent aux plus vieux. En revanche, dans d'autres situations, en général lors des visites de terrain, ces mêmes hommes se révélaient d'excellents connaisseurs de la flore locale avec des savoirs très détaillés et contents de pouvoir les partager avec l'enquêteur. Comme pour d'autres types de savoirs, il existe des moments propices à leur énonciation, qui dépendent des normes sociales.

Les concepts utilisés par les villageois pour décrire leurs relations avec les arbres sont également employés pour décrire les relations sociales entre êtres humains. Ainsi, le chef de Guimbérérrou insiste dans la citation suivante sur le fait que le principe d'antériorité s'applique aussi au monde des arbres.

Chez les arbres, c'est comme chez les humains, il y en a qui sont supérieurs aux autres. Batoko [*Annona senegalensis*] est l'arbre le plus utilisé pour les recettes [médicaments]. Tous les arbres le considèrent comme leur doyen. Si tu vas dans une maison et tu veux parler aux jeunes, tu avertis d'abord le vieux. Avec batoko c'est la même chose. Batoko est le grand frère des arbres de la brousse (Sekesero à Guimbérérrou, 2.2.2002).

Cette projection des catégories sociales sur les relations à l'environnement n'est pas pour autant synonyme de relation harmonieuse entre les hommes et leur environnement, visant à la protection des ressources naturelles. Bien qu'*Annona senegalensis* soit considéré comme le doyen des arbres, il est brûlé lors de l'installation d'un nouveau champ. Des considérations pragmatiques – la nécessité de défricher un nouveau champ – relèguent des conceptions religieuses au deuxième plan. L'important est de prononcer des bonnes incantations et de proposer des sacrifices afin de ne pas offusquer la terre ou les génies.

L'arbre est comme l'homme. Selon ce que tu as besoin de lui, tu lui parles. Lorsqu'on a besoin des champs on brûle des arbres. ... Mais avant de chasser les mauvais génies vers les montagnes et de regrouper les bons sur certains arbres, il faut savoir si la terre même accepte que tu défriches à cet endroit. Tu prends un œuf et des gâteaux de haricot et de sorgho. Tu dis à la terre voilà ta nourriture, moi aussi je veux manger, laisse-moi cultiver ici (Sekesero à Guimbérérou, 27.7.2002).

Les relations entre les hommes et la nature, en l'occurrence entre hommes et arbres, s'adaptent en fonction des besoins et des intérêts. Lorsqu'une personne a besoin de prélever certaines parties d'un arbre pour la confection d'un médicament, elle s'adresse à l'arbre avec respect et révérence. En revanche, lorsque cette même personne a besoin de couper des arbres pour assurer la survie familiale, des considérations pratiques prennent le dessus. Malgré ce pragmatisme apparent, il n'est pas inhabituel que des conceptions socioreligieuses jouent un rôle dans la protection des ressources naturelles. Dans la citation suivante, l'interlocuteur justifie ses choix visant à assurer la régénération de l'arbre par la nécessité de respecter les génies qui l'habitent:

Pour obtenir un bon médicament, si tu constates que quelqu'un d'autre a déjà utilisé les racines ou l'écorce d'un arbre, il vaut mieux de le laisser et d'aller ailleurs. Je n'exploite jamais un arbre à plus que deux fois dans l'année pour ne pas traumatiser ses génies (Wansankpé à Koungarou, 18.9.2002).

Les différentes mesures de protection de l'arbre et de ses génies s'appliquent autant aux arbres plantés appartenant à des personnes particulières ou des familles qu'aux espèces sauvages en brousse, sous tutelle de l'Etat ou des communautés locales.²⁹

Un autre domaine important d'utilisation quotidienne des arbres est, outre l'exploitation de leurs vertus médicinales, le ramassage du bois de cuis-

²⁹ Concernant les plantations des arbres et les droits d'usage chez les Baatombu on trouvera plus de détails dans Langewiesche 2004.

son. Dans ce domaine, des considérations religieuses jouent également un rôle pour la protection de certaines espèces. Dans tous les villages d'enquête, les habitants évitent le bois de *Diospyros mespiliformis* (Wüibu) pour la cuisson. Ceci est lié au culte des jumeaux, car les statuettes qui représentent le jumeau mort sont fabriquées en bois de *Diospyros mespiliformis*. Cette espèce qui est par ailleurs citée par 20% de la population enquêtée comme une espèce en diminution est ainsi protégée d'un usage abusif pour le bois de cuisson. Ceci dit, on ne peut certainement pas en conclure que *Diospyros mespiliformis* est protégé à cause de son caractère 'sacré', comme le laisserait entendre une vision fonctionnaliste des rapports homme/nature. Le sacré n'est pas inhérent à cette espèce. Celle-ci devient sacrée parce qu'on l'intègre à l'institution du culte des jumeaux. Une atteinte au tabou pesant sur *Diospyros mespiliformis* peut perturber les processus aussi bien écologiques que sociaux. Suivant en cela Fairhead et Leach, on peut dire que les objets (ou les endroits) qualifiés de 'sacrés' dans le langage local ne sont ni de simples lieux sacrés par rapport à un monde profane, ni de pures oasis de la 'conservation locale' dans un environnement par ailleurs exploité (Fairhead et Leach 1994: 22). Ce constat prend toute sa signification lorsque l'on sait que les forestiers ou certaines ONG réduisent très souvent les actions de protection de la nature des populations locales à leurs croyances religieuses en oubliant toutes les pratiques rationnelles et les connaissances techniques qui conduisent les paysans à préserver leur environnement.

Un autre exemple pour illustrer comment des conceptions religieuses peuvent, en rejoignant des considérations agro-écologiques ou sociales, influencer la gestion des ressources naturelles est le cas des *gbeeru*. Cette notion est traduite en français local par 'forêt sacrée', notion imprécise mais fréquemment utilisée par les interlocuteurs et l'administration locale. Dans la région de notre enquête, la population autochtone protège certaines parcelles forestières parce qu'elles sont *gbeeru*. Cette notion désigne des territoires, pas seulement des forêts, dont la population dit qu'ils sont habités par des génies, en général par des génies malveillants. C'est pour cette raison que l'on ne les cultive pas, parfois ils sont même interdits au pâturage et l'on évite d'y chercher du bois. Un endroit peut devenir *gbeeru* suite à une succession de malheurs intervenus dans ce lieu ou encore parce que l'on sait par la tradition orale qu'un lion a été tué et dépecé à cet endroit. Bien que les histoires concernant des personnes qui ont essayé de cultiver un *gbeeru* et qui sont mortes 'la tête gonflé', qui ont subi des accidents étranges ou dont les champs étaient dévastés par des animaux sauvages soient nombreuses, les interlocuteurs soulignent en même temps que les interdits relatifs aux *gbeeru* sont de moins en moins respectés. Les autochtones pensent que les citoyens qui retournent cultiver à la campagne ou les immigrants ne craignent pas les génies locaux et cultivent donc des endroits *gbeeru*. Afin de contrecarrer cette tendance, quelques comités villageois se servent de l'institution des 'forêts com-

munales'. Le comité villageois de Tobré, un village non loin de Pehunco, a ainsi transformé l'ancien *gbeeru* du village en forêt communale. De cette manière personne ne peut utiliser ce terrain individuellement pour la culture ou la coupe de bois, mais l'usage collectif en forme de reboisements n'est pas exclu. La création de forêts communales est encouragée par le gouvernement béninois qui incite les comités villageois à en instaurer afin de préserver certaines aires arborées. Les villageois, quant à eux manipulent avec aisance les traditions locales ou les institutions modernes afin d'obtenir le but recherché.

Nous avons choisit le *gbeeru* comme forêt communautaire pour le protéger de manière efficace. On veut que nos enfants voient comment la forêt était chez nous. Le *gbeeru* n'est pas dangereux si vous êtes deux. Donc, les travaux dans le cadre de la forêt communautaire ne se feront pas seul. Dans aucun cas une personne ne peut venir seule planter ou abattre un arbre (Dakererou, 12.10.2002).

Lorsque les autochtones ont besoin d'un arbre pour la fabrication d'un médicament, ils font appel à leurs traditions, aux ancêtres et aux génies, lorsqu'ils veulent protéger une forêt de l'exploitation économique, ils mêlent habilement institutions locales et étatiques, et lorsqu'ils ont besoin eux-mêmes de profiter de la valeur marchande de la forêt, ils se servent des catégories de l'économie marchande. Comme partout,³⁰ des visions traditionnelles de la forêt et des intérêts économiques ou politiques contemporains se combinent dans la perception des individus.

La forêt dans son ensemble est perçue comme un espace généreux, parce qu'elle nourrit et qu'elle offre la perspective d'une guérison grâce à ses produits, mais elle est aussi appréhendée comme un espace qui effraie, un espace où vivent les génies, les animaux sauvages et les malfaiteurs. Questionnés sur les dangers de la forêt les interlocuteurs saisissent cette occasion pour exprimer spontanément une critique de la société actuelle.

Avant, on avait peur des animaux sauvages. Une femme ne pouvait pas se promener sans son mari pour aller aux champs. Il fallait qu'il marche derrière elle pour la protéger avec son arc des lions et des autres bêtes. Aujourd'hui, il n'y a plus d'animaux en brousse, mais nous avons peur des hommes. Si tu rencontres quelqu'un sur ton chemin, tu te méfies d'abord. Il n'y a plus de respect d'autrui ni de la forêt (Kumba à Gonri, 11.10.2002).

Derrière le constat de la disparition des animaux sauvages et du changement de la forêt, les entretiens révèlent différentes visions du monde: une idéalisa-

30 Albrecht Lehmann analyse les conceptions 'pré-modernes' de nos contemporains qui s'imbriquent dans la vie quotidienne aux considérations scientifiques et populaires à propos de la forêt en Allemagne (1999: 171).

tion de la forêt, source de santé et d'abondance alimentaire; une dénonciation de la société contemporaine et de la dégradation de la qualité de vie.

La forêt, l'argent et le marché

Les conceptions religieuses liées à certains arbres ou à des endroits particuliers n'empêchent évidemment pas que ces mêmes espèces aient aussi une valeur marchande ou que les endroits puissent par ailleurs être exploités économiquement. Les ressources naturelles ont une valeur monétaire connue par l'ensemble des interlocuteurs, valeur fluctuant au gré des saisons et des marchés locaux et internationaux. Le fait que le caïlcédrat (*Khaya senegalensis*) et l'iroko (*Milicia excelsa*) soient considérés par 90% des interlocuteurs comme des arbres à génies n'empêche pas qu'ils soient en même temps appréciés en tant que bois de construction et de ce fait dotés d'une valeur marchande élevée.

A partir des années 1980, de plus en plus d'hommes se construisent grâce au bénéfices du coton des maisons avec un toit de tôle ondulée nécessitant une charpente en bois.³¹ Les essences préférées sont ici le caïlcédrat (*Khaya senegalensis*) et le rônier (*Borassus aethiopum*). Le bois du caïlcédrat est également utilisé pour les meubles (tables, chaises, lits) particulièrement appréciés par la jeune génération. Un tronc de rônier donne matière à environ 25 chevrons qui se vendent entre 250 à 150 FCFA selon la taille. Le prix des chevrons en bois de caïlcédrat est plus élevé, de telle sorte qu'un tronc moyen peut valoir jusqu'à 10 000 FCFA.

A la valeur monétaire de certaines ressources naturelles fixée par le marché local et ses pratiques s'ajoute une valeur marchande fixée par l'Etat qui tient compte des listes de protections des espèces. Un permis de coupe pour un caïlcédrat qui fait partie des 46 espèces sous protection sur le territoire national du Bénin peut coûter de 2 000 à 5 000 FCFA selon son emplacement. L'abattage sauvage du même arbre, c'est-à-dire sans demande d'autorisation préalable, peut coûter entre 50 000 à 500 000 FCFA en fonction des circonstances de l'infraction, des dégâts et du comportement du coupable de l'infraction ou, en cas de non paiement, une peine de prison de deux mois à deux ans (Forestier de Pehunco, 18.10.2002). On comprend pourquoi la coupe du bois est devenue un secteur générateur d'enjeux importants, créant un contexte propice à la corruption et aux infractions. Les forestiers ne sont pas les seuls à être engagés dans ces pratiques. Bûcherons étrangers et certains autochtones,

31 Encore jusqu'aux années 1975 les maisons avec un toit de tôle ondulée sont rares dans la région.

parfois soutenus par les autorités politiques locale, sont tout autant impliqués dans cette logique de rentabilité économique et d'enrichissement personnel.

Valeurs économiques et conceptions religieuses entrent en concurrence. Selon les endroits et les situations de pouvoir les uns ou les autres l'emportent. Au village de Gonri, un bûcheron a essayé d'abattre un caïlcédrat-fétiche du village. Il avait effectivement l'autorisation de fendre le tronc d'un caïlcédrat mort et a cru pouvoir en profiter pour abattre un deuxième individu vivant. Mais les villageois l'ont menacé en disant 'si tu coupes cet arbre, tu vas mourir' et le bûcheron n'a même pas tenté d'insister. En revanche, profitant de son permis pour fendre un tronc mort, il n'a pas hésité à abattre frauduleusement d'autres caïlcédrats du territoire villageois sans que les villageois ont peu s'opposer de manière efficace (Tamo et Gunusakaré à Gonri, 30.7.2002). Des histoires autour des rapports de force entre villageois qui défendent leurs arbres-fétiches et des bûcherons étrangers qui viennent avec ou sans permis de coupe se racontent dans tous les villages de la région. Fréquentes sont aussi les histoires de forestiers corrompus travaillant de mèche avec les bûcherons. Les interlocuteurs illustrent de manière anecdotique les rapports difficiles entre la population locale et les forestiers en disant qu'en général un forestier travaille correctement pendant la première année, à la deuxième année de service, il commence à profiter de son poste en autorisant la coupe de bois si on le paie, et la troisième année il est muté dans un autre service car ses abus sont devenus trop voyants ... Ce discours autochtone désigne les forestiers comme premiers responsables et ne fait qu'allusion à l'implication de la population locale. Wardell et Lund (2004) montrent pourtant pour le cas du Ghana que l'exploitation des ressources naturelles communautaires à des fins d'enrichissement personnel est au cœur de la politique locale.

La coupe du bois, comme la vannerie, est une activité exclusivement masculine. Les hommes tissent des nattes et des paniers avec des plantes sauvages pour les vendre au marché. Cette activité bien que moins rémunératrice que la coupe du bois, constitue tout de même une source de revenu non négligeable. Un tamis fabriqué avec les rameaux et les feuilles de *Borassus aethiopicum* (*Bāa*) et d'*Oxytenanthers abyssinica* (*Tema*) vaut entre 300 et 500 CFA, une natte faite de *Raphia sudanensis* (*Kerusu*) peut atteindre de 1000 à 4000 CFA selon la période et la technique du tissage.

Mais la forêt permet aussi aux femmes de se constituer un revenu financier. Si celui-ci est plus limité, il est néanmoins important pour leur vie quotidienne. Dans la plupart des cas les femmes disposent elles-mêmes de l'argent gagné par la vente des produits de la cueillette. En tout, 32 espèces sauvages ont été citées comme ingrédient pour la sauce, ainsi que 19 espèces fruitières (tableau 1). Parmi ces espèces fréquemment collectées neuf 'plantes à sauce' et sept espèces fruitières sont commercialisées sur des marchés locaux. La vente des fruits et légumes sauvages permet aux femmes d'acquérir un petit pécule

saisonnier dont elles disposent personnellement. Les plantes pour la sauce et les fruits se vendent en petit tas qui valent entre 5 et 25 FCFA selon l'espèce. Les produits fabriqués par les femmes à base de plantes sauvages, par exemple le savon traditionnel (*baru werem*)³² ou 'la moutarde' (*sonoru*)³³ se vendent entre 25 à 100 FCFA par unité. Seuls les fruits de *Vittelaria paradoxa* (*Sombu*) et, dans une moindre mesure, les fleurs de *Bombax costatum* (*Munoru*) rapportent des gains plus importants. Les produits fabriqués à base de *Vittelaria*, notamment le beurre de karité, sont vendus dans toute la sous-région depuis la période précoloniale. Ce commerce s'amplifie au début du XX^e siècle (Chalfin 2001). Il faut souligner ici que c'est moins la vente des fruits ou des noix de *Vittelaria* qui apporte aux femmes un revenu monétaire important que leur transformation en beurre de karité ou en savon. Pour obtenir un gain conséquent les femmes sont donc obligées de fournir un important travail de transformation.³⁴ Dans la région concernée, la collecte des feuilles d'*Adansonia digitata* qui sont consommées et commercialisées dans une grande partie de l'Afrique de l'Ouest ne représente pas une source de revenue importante. *Adansonia digitata* est une espèce rare dans cette zone et les feuilles ne sont guère consommées. Ces quelques indications concernant les prix des plantes sauvages suffisent à montrer que les revenus que les femmes tirent de la forêt sont inférieurs aux gains générés par la coupe du bois ou à la vannerie, deux activités exclusivement masculines.

La cueillette est une activité discrète qui ne laisse pas de trace apparente dans l'espace, au contraire de la coupe du bois. Les opérations de cueillettes sont peu voyantes car elles sont souvent individuelles et se font à petite échelle. Elles sont en général menées en marges des autres activités de production. L'idée que l'on se fait de la cueillette comme recours des sociétés agraires en période de disette ne s'applique pas à la catégorie des 'plantes à sauce'. Dans des sociétés où l'angoisse alimentaire est focalisée sur la disponibilité de l'aliment de base, l'igname et le mil, la cueillette des plantes à sauce reste indépendante des périodes de crise. Cependant, parmi les jeunes femmes, la cueillette est socialement dévalorisée. Elles ont tendance à voir la cueillette comme une activité des femmes âgées et leur seul moyen d'accéder à l'argent. Contrairement aux veilles femmes qui valorisent la cueillette non seulement parce qu'elle permet un gain en terme d'argent, mais surtout parce qu'elle diminue la monotonie alimentaire. Kumba, une octogénaire du village de Gonri, s'exclame à ce propos:

32 Le savon est fait avec les gousses de *Piliostigma thonningii* et les noix de *Vittelaria paradoxa*.

33 Cette épice très appréciée est fait à base de *Parkia biglobosa* (le néré).

34 Pour plus de détails concernant la transformation des noix de karité, la fluctuation des prix du beurre de karité, l'importance de ce marché pour les femmes etc. voir par exemple Boffa et al 1996; Becker 2001; Chalfin 1996, 2001; Gakou et al 1994; Lamien et al 1996.

Les fleurs de yiiru [*Gardenia* sp.] bouillies en sauce. Vas t'asseoir! Je te promets que ton mari va arriver en courant!

De la même manière que la connaissance des différents noms des arbres et des plantes médicinales devient pour les hommes une marque de distinction entre aînés et cadets, la connaissance des plantes à sauce marque pour les femmes les frontières entre les générations.

Conclusion: la question du pouvoir

Si l'on prête à la fois attention aux notions religieuses liées à la forêt, à des pratiques quotidiennes et à l'histoire locale (à travers les regards croisés de la population locale et des archives coloniales), on fait émerger un dessin complexe des perceptions de la forêt. La forêt et l'utilisation de ses ressources revêtent, dans la perception des concernés, des sens multiples. Au cours de l'article, nous avons analysé comment des conceptions contemporaines se sont formées historiquement. L'analyse montre bien que les Baatombu, comme beaucoup d'autres populations de l'Afrique de l'Ouest,³⁵ entretiennent une relation avec la forêt qui s'insère tantôt dans la tradition des ancêtres tantôt dans celle du marché local et mondial. La même personne peut implorer l'aide d'*Annona senegalensis* pour obtenir de l'aide pour un parent malade et couper cette même espèce afin de défricher un champ pour la culture d'igname. Il s'agit des paradoxes habituels de la vie quotidienne, paradoxes qui ne sont d'ailleurs nullement réservés à l'Afrique.³⁶ Selon les circonstances et les besoins, les individus prennent leurs décisions en fonction de l'un ou de l'autre registre. Parfois, nous l'avons vu, en combinant habilement les deux. Ce double registre permet aux individus de s'adapter, selon les situations et les interlocuteurs, aux discours globaux et d'adopter une certaine 'rhétorique du développement'. Quelques informateurs maîtrisent parfaitement le discours des organismes du développement – concernant la coupe du bois abusive, les ravages par les feux de brousse tardifs ou la dévastation de la végétation par les Fulbe et leurs boeufs – mais les situations sociales qui se cachent derrière un tel discours sont bien plus complexes. Les discours sur la dégradation de l'environnement apparus durant la période coloniale et forgés pendant la période post-indépendance ont aussi influencé les perceptions locales. Cette ambiguïté est cruciale pour comprendre les relations qu'entretient la

35 Hagberg 2001, Ribot 1999, Schroeder 1999.

36 Albrecht Lehmann décrit avec éloquence dans son livre sur les allemands et les arbres comment une personne peut éclater en sanglot lorsque un arbre marquant de son voisinage est abattu et organiser des manifestations de protestations tout en achetant trois jours plus tard un meuble de cette même espèce (1999: 108).

population avec son environnement végétal. La prise en compte des influences réciproques entre représentations locales et processus modernes globaux évite de voir dans la gestion locale des forêts la relique d'une culture traditionnelle dans un monde moderne pour lequel la protection de la forêt dépendrait de la protection d'une culture particulière (Fairhead et Leach 1997: 7).

En parlant de la forêt et de ses changements, les individus nous renseignent sur la société actuelle. Homme et femmes expriment ainsi leurs visions du monde contemporain, de ses dangers et des opportunités nouvelles. Le plus souvent, nos interlocuteurs idéalisent un état antérieur où la forêt aurait été source de santé et d'abondance alimentaire. Ils regrettent l'état actuel de la société et de la dégradation de la qualité de vie. Au cours de l'enquête, il s'est avéré que beaucoup de personnes répondent à la diminution de certaines espèces végétales et animales par une critique spontanée de leur société.

A travers les discours locaux concernant l'usage de la forêt s'articule également les différences entre les sexes, entre les générations et entre autochtones et immigrés. Les femmes tirent moins de bénéfices financiers de la forêt que les hommes. Leurs connaissances des plantes sauvages sont limitées à certains domaines comme les plantes à sauce et les plantes médicinales pour les soins des enfants. Parmi les hommes, ce sont les aînés qui ont la réputation d'être les vrais connaisseurs de la forêt et de son usage médicinal. En revanche, ce sont les jeunes hommes qui profitent avant tout des gains économiques de la forêt à travers la coupe du bois. Les relations d'autorité entre les sexes et entre les générations sont liées aux savoirs concernant les plantes et aux avantages monétaires tirés des ressources naturelles.

La population trace la frontière entre étrangers et autochtones, entre autres, en fonction de l'usage que font ces deux groupes des ressources naturelles. Les paysans baatombu se disent plus respectueux de leur environnement que les bergers fulbe auxquels ils reprochent de mettre 'le sol à nu' lors du pâturage. La manière dont un groupe décrit la gestion de ses ressources est aussi un marqueur d'identité qui, souvent, relève plus de l'envie de se distinguer des autres que d'une réelle différence. Les divergences dans la gestion des ressources ne s'expliquent pas par des spécificités ethniques. Au contraire, elles servent plutôt à entretenir cette hypothétique différenciation ethnique.

L'analyse des discours locaux met donc en avant la question du pouvoir dans la gestion des ressources naturelles. Les changements de la végétation nécessitent des négociations entre les différentes parties de la population, en particulier entre les aînés et les cadets et entre les autochtones et les immigrés. Les transformations de l'environnement amènent également des débats entre la société locale et le gouvernement national. Les démarches entreprises pour la protection des forêts et la lutte contre la désertification accompagnée d'une augmentation du contrôle étatique des ressources forestières constituent l'arrière-plan sociopolitique des changements de la perception et de l'utili-

sation de la forêt que l'on observe actuellement. La description et l'analyse de la perception de l'environnement naturel et de ses changements constituent autant de moyens pour la compréhension des dynamiques de la modernité, en Afrique ou ailleurs.

Tableau 1: Sélection de plantes sauvages collectées pour la sauce et leurs autres utilisations, région de Pehunco, 2001

Nom botanique	Nom baatombu	Utilisations
<i>Azelia africana</i>	Gbekururu	jeunes feuilles pour la sauce, fourrage, médicament (feuilles, écorces, racines)
<i>Aloe barteri</i>	Sinani yabo	pour la sauce du chef, médicament
<i>Bombax costatum</i>	Munoru	fleurs pour la sauce, médicament (écorces, racines)
<i>Calotropis procera</i>	Koraru	tiges et feuilles pour la fabrication des fromages, feuilles pour des tisanes pour laver un nouveau-né
<i>Ceratotheca sesamoides</i>	Wari	feuilles pour la sauce, médicament (racine)
<i>Cissus populnea</i>	Sāaru	feuilles pour la sauce, tubercules bourrés d'eau
<i>Cochlospermum planchonii</i>	Toora	racines pour la sauce, cordes, médicament (gui)
<i>Corchorus tridens</i>	Yārike	feuilles pour la sauce, cordes, fourrage
<i>Ficus</i> sp.	Gaanu	feuilles et fruits pour la sauce, médicament (feuilles, racines, écorces), bon bois de chauffage, arbre à cordes
<i>Gardenia aqualla</i> ou <i>G. erubescens</i>	Yiiru	fleurs pour la sauce
<i>Hibiscus asper</i>	Senni san-sane	feuilles pour la sauce
<i>Kigehia africana</i>	Binia	fleurs pour la sauce
<i>Leptadenia hastata</i>	Fadobarukaru	feuilles pour la sauce
<i>Nelsonia canescens</i>	Sinkosireku	feuilles pour la sauce, médicament (feuilles et racines)
<i>Ocimum basilicum</i> ou <i>O. canum</i>	Bonureku	feuilles pour la sauce, médicament (feuilles)
<i>Opilia celtidifolia</i>	Sakakuko	feuilles fraîches pour la sauce

Bibliographie

- Alber, E. 2000: *Im Gewand von Herrschaft. Modalitäten der Macht im Borgou (Nord-Benin) 1900-1995*. Studien zur Kulturkunde 116. Köln: Rüdiger Köppe Verlag.
- Arbonnier, M. 2002, *Arbres, arbustes et lianes des zones sèches d'Afrique de l'Ouest*. Montpellier, Paris: CIRAD.
- Aubréville, A. 1938: *La forêt coloniale: Les forêts de l'Afrique Occidentale Française*. Annales d'Académie des Sciences Coloniales, IX. Paris: Société d'Éditions Géographiques, Maritimes et Coloniales.
- Becker, L.C. 2001: Seeing green in Mali's woods: Colonial legacy, forest use, and local control. In: *Annals of the Association of American Geographers* 91 (3): 504-526.
- Blanc-Pamard, C. et P. 1987: Remarques à propos de 'Écologie et histoire: les origines de la savane du Bénin'. In: *Cahiers d'études africaines* 27: 419-423.
- Bierschenk, T. 1987: Baumwollanbau und gesellschaftliche Entwicklung in Benin. In: *Sociologus* 2: 155-173.
- Bierschenk, T. 1993: The creation of a tradition: Fulani chieftaincy in Northern Dahomey/Benin since early colonial rule. In: *Paideuma* 9: 177-244.
- Bierschenk, T./Le Meur, P.-Y. (eds.) 1997: *Trajectoires peules au Bénin*. Paris: Karthala.
- Boffa, J.-M./Yaméogo, G./Nikiéma, P./Knudson, D.M. 1996: Shea nut (*Vitellaria paradoxa*) production and collection in agroforestry parklands of Burkina Faso. In: Leakey/Temu/Melnyk/Vantomme, *Domestication and commercialization of non-timber forest products in agroforestry systems*. Rome: FAO, 110-121.
- Bretonnet, Ltn. 1898: Le moyen Niger français. In: *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*. Paris: 42-53.
- Brüntrup, M. 1998: The role of cotton for income and food security in the Borgou. In: Boesen et al. (eds.), *Regards sur le Borgou. Pouvoir et altérité dans une région ouest-africaine* 1998. Paris: L'Harmattan, 329-344.
- Centre d'Information et de Documentation sur les Collectivités Locales 2001: *Atlas monographique des communes du Bénin*. Cotonou.
- Chalfin, B. 1996: Market reforms and the state: the case of shea in Ghana. In: *Journal of Modern African Studies* 34 (3): 412-440.
- Chalfin, B. 2001: Border zone trade and the economic boundaries of the state in Northeast Ghana. In: *Africa* 71 (2): 201-224.
- Chevalier, A. 1912: *Rapport sur une mission scientifique dans l'ouest africain (1908-1910)*. Paris: Imprimerie nationale.
- Fabiani, J.-L. 1985: Sciences des écosystèmes et protection de la nature. In: Cadoret, A. (ed.), *Protection de la nature: Histoire et idéologie. De la nature à l'environnement*. Paris: L'Harmattan, 77-95.
- Fairhead, J./Leach, M. 1994: Représentations culturelles africaines et gestion de l'environnement. In: *Politique africaine* 53: 11-24.
- Fairhead, J./Leach, M. 1996a: *Misreading the African landscape: Society and ecology in a forest-savanna mosaic*. Cambridge: Cambridge University Press.

- Fairhead, J./Leach, M. 1996b: Enriching the landscape: social history and the management of transition ecology in the forest savanna mosaic of the Republic of Guinea. In: *Africa* 66 (1): 14-36.
- Fairhead, J./Leach, M. 1997: Culturing trees: socialized knowledge in the political ecology of Kissia and Kuranko forest islands of Guinea. In: Klaus Seeland (ed.), *Nature is culture: Indigenous knowledge and socio-cultural aspects of trees and forests in non-European cultures*. London: Intermediate Technology Publications, 7-18.
- Gakou M./Force, J.E./McLaughlin W.J. 1994: Non-timber forest products in rural Mali: a study of villager use. In: *Agroforestry Systems* 28: 213-226.
- Hagberg, S. 2001: In search for nyo: Lyela farmers' perceptions of the forest in Burkina Faso. In: *Africa* 71 (3): 481- 501.
- Hasberg S./Coulibaly E. 1989: *Etude de marché des produits forestiers*. Document de travail No. 8. Banfora, Burkina Faso: FAO/MET.
- Howorth C./O'Kneefe, P. 1999: Farmers do it better: Local management of change in southern Burkina Faso. In: *Land Degradation & Development* 10: 93- 109.
- Kepe, T./ Scoones, I. 1999: Creating grasslands: Social institutions and environmental change in Mkambati area, South Africa. In: *Human Ecology* 27: 29-53.
- Krings, T. 1991: Kulturbaumparke in den Agrarlandschaften Westafrikas - eine Form autochthoner Agroforstwirtschaft. In: *Die Erde* 122: 117-129.
- Kuba, R. 1996: *Wasangari und Wangara. Borgu und seine Nachbarn in historischer Perspektive*. Hamburg: Lit Verlag.
- Küster, H. 1998: *Geschichte des Waldes. Von der Urzeit bis zur Gegenwart*. München.
- Lamien, N./ Sidibe, A./Bayala, J. 1996: Use and commercialization of non-timber forest products in western Burkina Faso. In: Leakey/Temu/Melnyk/Vantomme, *Domestication and commercialization of non-timber forest products in agroforestry systems*. FAO, Rome: 51-63.
- Langewiesche, K. 2004: Du travail forcé à l'approche participative: Les limites des reboisements au Burkina Faso et au Bénin. In: *Politique Africaine* 96: 196-211.
- Langewiesche/Hahn-Hadjali/Schareika/Schmidt 2003: *Dynamics of woody species composition in West African savanna according to the perception of the local population*. Rostock (2003): GTÖ, Poster.
- Leach, M./Mearns, R. (eds.) 1996: *The lie of the land: Challenging received wisdom on the African environment*. Oxford: James Currey.
- Lehmann, A. 1999: *Von Menschen und Bäumen. Die Deutschen und ihr Wald*. Reinbek bei Hamburg: Rowohlt Verlag.
- Lombard, J. 1965: *Structures de type 'féodal' en Afrique Noire. Etude des dynamiques internes et des relations sociales chez les Bariba du Dahomey*. Paris-La Haye: Mouton.
- Lugard, F.D., 1895: An expedition to Borgu on the Niger. In: *Royal Geographical Society* (London) 6: 205-226.
- Luig, U./von Oppen, A. (eds.) 1997: Landscape in Africa: Process and vision. An introductory essay. In: *Paideuma* 43: 7-45.
- Madiéga, G. Y. 1982: *Contribution à l'histoire précoloniale du Gulma (Haute Volta)*. Wiesbaden: Franz Steiner Verlag.

- McCann, J.C. 1997: The plow and the forest: Narratives of deforestation in Ethiopia. 1840-1992. *Environmental History Newsletter* 2: 138-159.
- Nyerges, E. A. 1996: Ethnography in the reconstruction of African land use histories: A Sierra Leone example. In: *Africa* 66 (1): 122-144.
- Pélissier, P. 1980: L'arbre dans les paysages agraires de l'Afrique Noire. In: *Cahiers de l'ORSTOM. Série Sciences Humaines* 17 (3-4): 127-130.
- Pullan, R.A. 1974: Farmed parkland in West Africa. In: *Savanna* 3 (2): 119-151.
- Ribot, J.C. 1999: Decentralisation, participation and accountability in Sahelian forestry: Legal instruments of political-administrative control. In: *Africa* 69 (1): 23-65.
- Ribot, J.C. 1999: A history of fear: imagining deforestation in the West African dryland forests. In: *Global Ecology and Biogeography* 8: 291-300.
- Schroeder, R.A. 1999: Community, forestry and conditionality in the Gambia. In: *Africa* 69 (1): 1-22.
- Sebald, P. (ed.) 1997: *Hans Gruner, Vormarsch zum Niger. Die Memoiren des Leiters der Togo-Hinterland-Expedition 1894/95*. Berlin: Edition Ost.
- Selter, B. 2000: Historische Waldnutzungen und ihr Einfluß auf Naturvorstellungen und Wald-Leitbilder. In: Lehmann, A./Schriewer, K. (eds.), *Der Wald – ein deutscher Mythos?* Hamburg: Reimer Verlag, 157-73.
- Siegelstetter, R. 2002: *Wie die Haare der Erde. Vegetationsökologische und soziokulturelle Untersuchungen zur Savannenvegetation der Südsudanzone Westafrikas*. Thèse de troisième cycle. Frankfurt am Main.
- Swift, J. 1996: Desertification, narratives, winners & losers. In: Leach, M. & Mearns, R. (eds.), *The lie of the land: Challenging received wisdom on the African environment*. Oxford: James Currey, 73-90.
- Tobia-Chadeisson, M. 2000: *Le fétiche africain. Chronique d'un malentendu*. Paris: L'Harmattan.
- Ton, P./Haan, L. de (eds.) 1995: *A la recherche de l'agriculture durable au Bénin*. Amsterdam.
- van Ufford, P. O. 1999: *Trade and traders. The making of the cattle market in Benin*. Amsterdam: Thela Thesis.
- Vermeersch, L. 1898: Au pays des Bariba. In: *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale*. Paris: 147-53.
- Wardell, D.A./Reenberg, A./Tøttrup, C. 2003: Historical footprints in contemporary land use systems: Forest cover changes in savanna woodland in the Sudano-Saharan zone. *Global Environmental Change* 13 (4): 234-254.
- Wardell, D.A./Lund, C. 2004: En marge de la loi et au coeur de la politique locale. Colonisation agraire des forêts classées au nord Ghana. *Autrepart* 30: 117-134.

Abstract

This article describes how the rural population in the region of Pehunco in northern Benin perceive the changes in their natural environment. It characterizes the relationship between man and nature, especially perceptions referring to the

forest. Religious conceptions of the forest, daily practices and local history are analysed by means of both local discourses and colonial archives. Thus a complex picture of different forest perceptions emerges. The article brings to light how contemporary perceptions were historically developed. It shows that the Baatombu, like many other West African populations, have a relationship with the forest, which is affected by ancestral traditions as well as by the local and international market. The analysis of the local discourse draws attention to the question of the importance of power considerations in the area of resource utilization. The vegetational change creates the necessity of negotiations between different segments of the population, especially between old and young, the old-established and the recently immigrated, as well as between the local population and the national government.

Keywords

Benin, Baatombu, resource management, forest, vegetational change

Zusammenfassung

Der Artikel beschreibt, wie die ländliche Bevölkerung der Region um Pehunco im Norden von Benin die Veränderungen ihrer Umwelt wahrnimmt, und charakterisiert die Beziehungen Mensch/Umwelt, insbesondere die mit dem Wald verbundenen Vorstellungswelten. Mit dem Wald verbundene religiöse Vorstellungen, tägliche Praxis und Lokalgeschichte werden an Hand des Diskurses der lokalen Bevölkerung und unter Nutzung der Kolonialarchive untersucht. So entsteht ein komplexes Bild der historisch entstandenen Vorstellungen vom Wald. Die Analyse macht deutlich, dass die Beziehung der Baatombu – wie vieler anderer Volksgruppen Westafrikas – zum Wald sowohl von ihren Überlieferungen als auch vom örtlichen und internationalen Markt geprägt ist. Die Analyse des lokalen Diskurses unterstreicht die Bedeutung von Machtbeziehungen im Ressourcenmanagement. Die Veränderungen der Vegetation machen Verhandlungen zwischen den verschiedenen Segmenten der Bevölkerung notwendig, insbesondere zwischen den Generationen sowie zwischen autochthonen und später eingewanderten Volksgruppen, aber auch zwischen der lokalen Bevölkerung und der nationalen Regierung.

Schlüsselwörter

Benin, Baatombu, Ressourcenmanagement, Wald, Veränderungen der Vegetation

Karin Langewiesche était de 2001 à 2003 chercheur associé à l'Université de Mayence en Allemagne. Elle y a participé au projet de recherche interdisciplinaire 'La phytodiversité en zone sahélienne et soudanaise'. Depuis 2004, elle est chercheur associé au laboratoire 'Sociologie, histoire, anthropologie des dynamiques culturelles' à Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales à Marseille. Actuellement, elle s'intéresse aux ordres missionnaires féminins au Burkina Faso et au Bénin et à leur rôle pour les changements sociaux qui accompagnent la diffusion du christianisme.